

## Critique de « L'avenir d'une illusion » de Freud

### I. Origine et bref résumé :

Publié sous le titre original *Die Zukunft einer Illusion*, L'Avenir d'une illusion est un article de Sigmund Freud paru en 1927. Subdivisé en 10 chapitres, il questionne le devenir de la religion à travers la culture, en réalisant une rétrospective dans le passé de celle-ci. Dans cet article, Freud prouve que la culture ou la civilisation, la société, la psychanalyse et la religion sont intrinsèquement liées. Elles sont interdépendantes, l'une ne pouvant subsister sans l'autre : la culture étant représentative de la société, la société étant un terrain de développement et d'évolution de la culture, la religion faisant partie des éléments de particularité de la société et cette dernière étant liée de près à la religion. Freud postule que la religion est le fruit de la croyance sociale, son degré, son influence et sa puissance dépendent de ce que la société veut, de ce qu'elle met en place dans ce sens.

Freud s'interroge sur l'avenir et le devenir de la religion en questionnant son origine par l'intermédiaire de la culture. Il avance que la place actuelle de la religion dans la société résulte de la névrose humaine. En d'autres termes, elle importe, car l'Homme lui donne de l'importance. Et pourtant, elle est illusoire et sujette aux critiques, des critiques que Freud réalise dans cet article.

### II. Analyse critique :

#### Chapitre I : Culture et civilisation (Le rapport entre le genre humain et la culture) :

« *Lorsqu'on a vécu longtemps dans l'ambiance d'une certaine culture et qu'on s'est souvent efforcé d'en découvrir les origines et les voies évolutives, on ressent un jour la tentation de tourner ses regards dans la direction opposée et de se demander quel sera le sort ultérieur de cette culture ainsi que les transformations qu'elle est destinée à subir.*<sup>1</sup> » Dès cette phrase introductive, on devine d'emblée l'intention de Freud de traiter de la culture et de son devenir

---

<sup>1</sup> FREUD Sigmund, L'avenir d'une illusion (1927), Trad. Française de Marie Bonaparte, Paris, Les Presses Universitaires de France, 1973 (3<sup>e</sup> édition), p. 6

dans cet article. Il le débute par une explication du rapport que l'Homme entretient avec celle-ci.

Dans cette optique, Freud entend commencer son investigation en réalisant une rétrospective de la culture ou de la civilisation comme il aime le souligner. En effet, le psychanalyste souligne que « *moins nous connaissons du passé et du présent, plus notre jugement sur le futur est forcément incertain<sup>2</sup>* », avant d'ajouter que « *le présent doit acquérir du recul, c'est-à-dire être devenu le passé, avant de pouvoir offrir des points d'appui sur lesquels fonder un jugement relatif au futur.<sup>3</sup>* »

Mais avant cela, qu'est-ce que la culture ? Que représente-t-elle pour l'être pensant qu'est l'Homme ? La clé de cette énigme réside dans le terme « pensant », car la culture, du point de vue de Freud, est-ce qui différencie l'être pensant, c'est-à-dire l'Homme, de l'animal : « *La culture humaine - j'entends tout ce par quoi la vie humaine s'est élevée au-dessus des conditions animales et par où elle diffère de la vie des bêtes<sup>4</sup>* » Elle ne le différencie pas seulement des animaux, elle l'élève par rapport à ces derniers. En effet, elle régule les rapports des hommes entre eux. Telles sont les deux fonctions de la culture : celle de dominer la nature et de réguler les rapports humains.

La domination de la nature dont il est question ici concerne le travail. Freud explique que la nature humaine est impulsive et passionnelle. Elle résiste aux formes de contraintes, elle voit la culture comme un fait imposé, et ne le supporte pas. Elle permet de produire des richesses, mais en se pliant à ses exigences et normes. Ceux qui auront compris cette ambiguïté pourront amasser des richesses et voudront par la suite partager avec leurs semblables, dans une forme d'imposition, cette source de richesse. Il s'agit du travail, un élément fondamental de la vie en société que l'on ressent souvent comme une contrainte.

Dans le quotidien, l'homme doit se nourrir, se vêtir, se faire plaisir si possible et vivre. L'adulte conscient travaille pour réaliser ces besoins primitifs. Mais il ne le fait pas toujours de gaieté de cœur, par bonne volonté. Le travail peut représenter une contrainte quand il comprend dans quelle mesure il peut réduire, voire anéantir sa passion. Il l'amène à réprimer ses instincts, à réaliser des concessions, à vivre selon des normes –souvent sociales- selon

---

<sup>2</sup> Ibid.

<sup>3</sup> Ibid.

<sup>4</sup> Ibid., p. 7

lesquelles la réussite professionnelle est un indicateur de réussite sociale. Ces contraintes sur lesquelles repose la civilisation/culture rendent les hommes anti culturels et antisociaux<sup>5</sup>

Cela pourrait expliquer le renfermement social de certains individus récalcitrants qui refusent d'accepter la domination de telles contraintes sur la vie en société. En effet, elles induisent la possibilité de s'enrichir uniquement en taisant nos instincts primaires et en suivant des règles mues par la régulation des rapports entre les hommes. La civilisation joue donc un mauvais rôle en astreignant l'homme à des labeurs doublés de sacrifices censés lui apporter des richesses matérielles, mais qui affectent leur psychologie en les faisant se sentir soumis et contraints. Il s'agit là de sentiments inacceptables pour le genre humain. L'Homme ne peut pas accepter d'être dirigé par une civilisation qui recherche une richesse matérielle via un abandon ou un renoncement à sa passion. Renoncer à l'instinct est impensable, une philosophie partagée par la majorité des hommes qui tendent à renier la culture et qui sont plutôt vivables pour la minorité dévouée à cette dernière.

L'homme entretient donc un rapport tendu avec la culture. Et il ne peut changer d'avis que grâce à des exemples concrets et productifs : « *Ce n'est que grâce à l'influence de personnes pouvant servir d'exemple, et qu'elles reconnaissent comme leurs guides, qu'elles se laissent inciter aux labeurs et aux renoncements sur lesquels repose la civilisation.*<sup>6</sup> » Cela s'explique par le fait que psychologiquement, les hommes n'aiment pas le travail et argumenter avec eux n'y change rien, seuls des exemples vécus dans la vie quotidienne desquels ils peuvent concrètement s'inspirer arrivent à les convaincre.

Dans ce premier chapitre, Freud aura glissé de l'économique au psychologique, en expliquant que les contraintes relatives à la culture ont engendré une psychologie anti culturelle et antisociale. Ces contraintes se présentent sous forme de renoncements et de privations qu'il détaille dans le second chapitre.

## **Chapitre II : La civilisation, les instincts qui la forment et les privations :**

Dans le second chapitre de son article, Freud entre en profondeur dans la notion de privation que l'on ne peut dissocier de la culture. Il débute par un éclaircissement des termes à retenir dans ce chapitre et tout au long de l'article : « *Afin d'unifier notre vocabulaire, nous*

---

<sup>5</sup> Ibid., p 7-8

<sup>6</sup> Ibid., p. 8

*désignerons le fait qu'un instinct ne soit pas satisfait par le terme de frustration, le moyen par lequel cette frustration est imposée, par celui d'interdiction, et l'état que produit l'interdiction par celui de privation.*<sup>7</sup>» La logique entretenue par Freud ici montre que la privation résulte de l'interdiction d'assouvir l'instinct de l'Homme. En d'autres termes, la culture l'astreint à se priver de son instinct, d'où sa révolte contre cette dernière.

Cependant, la privation n'est pas générale il en existe deux types :

### **1. Privations qui concernent tout le monde :**

Il s'agit de privations anciennes interdites voilà des milliers et des milliers d'années. Il s'agit de désirs humains instinctifs défendus par les névropathes qui se heurtent ensuite à la culture et finissent par s'opposer à la civilisation qui les prive de ces derniers : inceste, cannibalisme et meurtre. Freud souligne le caractère présent et sans cesse renouvelé de tels désirs qui, selon lui, renaissent avec chaque enfant. Ils sont irrépessibles, si bien qu'à notre époque, 90 ans après la sortie de cet article, ces derniers restent vivaces et difficiles à combattre dans la société.

Freud constate, et nous nous joignons à son avis, que la réaction de la culture envers ces désirs instinctifs n'est pas uniforme. Des trois, le cannibalisme est le seul vraiment réprouvé, l'inceste et le meurtre étant pratiqués en société, perpétrés par les criminels auparavant comme de nos jours. Les privations ne parviennent pas à éteindre les forces de l'inceste ni à bannir le meurtre qui reste d'usage et se trouve même commandité dans notre société. L'on s'interroge sur le devenir de tels désirs dans le futur : *« Peut-être la culture évoluera-t-elle de telle sorte que d'autres satisfactions instinctives, aujourd'hui tout à fait permises, sembleront un jour tout aussi inacceptables qu'aujourd'hui le cannibalisme. »*

Pour notre part, même si ces désirs ne sont pas réprovés par la culture, ils représentent des tabous et des interdits dans la société, une des raisons qui poussent l'anticulturel et l'antisocial à se révolter contre la culture, car c'est cette dernière qui a institué cette privation à l'égard de tels actes. C'est parce que la culture s'est détachée de l'instinct animal pour s'ériger à un niveau supérieur, celui de l'homme pensant qui se distingue, voire s'oppose à la bête, que de telles privations et interdictions ont été instituées. Pour vivre en commun dans une société, il faut en connaître la culture et l'approuver. Lorsque celle-ci dicte à ses membres de ne pas tuer, de ne pas pratiquer l'inceste, de ne pas s'adonner au cannibalisme, la psychologie des

---

<sup>7</sup> Ibid., p. 10.

névropathes est touchée. Plus on interdit une chose, plus le mental nous pousse à le faire. La contrition sous certaines règles qui semblent bien fondées pour certains, mais incompréhensibles ou inadmissibles pour d'autres les conduit à s'opposer, parfois de manière très ferme, à la culture qui leur soumet de telles privations. Voilà pourquoi ces névropathes semblent avoir du mal à vivre en société, car ils ne sont pas d'accord avec la culture qu'elle véhicule ni les règles qui la réglementent.

Pourtant, une évolution psychique et psychologique de l'âme humaine fait que la grande majorité des hommes finit par intérioriser de telles interdictions, les névropathes ne constituant au final que des exceptions. Au fur et à mesure que le temps passe et que la conscience subit chaque jour le poids de ces privations, elles finissent par la façonner et une intériorisation de ces privations conduit à leur acception. C'est ce qui fait la force d'une civilisation : plus les membres de la société sont touchés par cette intériorisation, plus ils adoptent la culture et ils finissent par adhérer à ses préceptes, intégrant la société et se conduisant comme elle le souhaite. Toutefois, tous les hommes n'intériorisent pas ces interdictions de la même manière : « *Mais le degré d'intériorisation des interdictions varie beaucoup suivant les instincts frappés par chacune de celles-ci.*<sup>8</sup> »

En sus, on remarque aussi que la plupart des individus qui les intériorisent subissent cette transformation psychologique non par leur propre volonté, mais par la contrainte externe. C'est donc dans un souci d'apparence que l'intériorisation se fait ; et elle reste hypocrite dans la mesure où s'adonner à l'inceste ou commettre un meurtre n'est réprimé qu'aux yeux des autres, mais reste envisageable intérieurement. En d'autres termes, et comme l'explique si bien Freud, on ne se montre opposé à ces désirs instinctifs qu'en présence des autres, en collectivités. L'on voit dans la société de nombreux individus contre le meurtre et l'inceste, totalement révoltés par ces notions, mais qui n'hésitent pourtant pas à satisfaire leur cupidité, leur agressivité, leurs envies sexuelles et à nuire à leur entourage en leur mentant, en les trompant ou en les calomniant en toute impunité.

En sommes, les désirs instinctifs dont la civilisation prive les hommes, à savoir le cannibalisme, l'inceste et le meurtre, sont des désirs anciens toujours présents défendus par les névropathes et non réprimés par la société, à l'exception du cannibalisme. Les interdire

---

<sup>8</sup> Ibid., p. 11.

conduits à l'antisocialisation, les antisociaux étant pourtant en nombre inférieur par rapport aux personnes qui acceptent ces interdictions via l'intériorisation.

## **2. Privations qui ne concernent que certains groupements, classes ou individus :**

Ces privations ne touchent pas l'unanimité, mais plutôt un groupe de personnes lésées, envieuses des conditions supérieures des privilégiés. Il s'agit de classes moins chanceuses qui se voient dotés de privations supplémentaires. Leur envie les conduit à se détacher de ces privations. Ne pas y parvenir crée en eux un sentiment d'opposition à la culture, de révolte ainsi que de haine envers cette dernière. Ces opprimés deviennent alors hostiles à la civilisation à laquelle ils ne prennent part que partiellement, alors qu'ils ont contribué à sa mise en place.

Opprimés, délaissés, moins considérés ou encore malchanceux, ces groupes finissent par haïr la civilisation au point de chercher son anéantissement. Ils peuvent y parvenir s'ils se trouvent en surnombre par rapport aux individus ayant intériorisé les interdictions culturelles. D'ailleurs, cette intériorisation est absente chez ces derniers. Ils ne perçoivent pas la culture comme une notion d'égalité, mais la considèrent plutôt comme sélective, profitant uniquement aux classes privilégiées. Ils sont victimes d'injustices, d'interdits relatifs et spécifiques à leur classe inférieure, ce qui les amène à se révolter contre la culture.

Ainsi, on assiste à une différenciation entre le degré d'intériorisation de la culture selon les individus et leur statut. Les biens matériels et le travail décrits par Freud dans le premier chapitre trouvent tout leur sens ici. Comme mentionner plus tôt, ils sont porteurs de fruit, de ressources. Les classes privilégiées sont celles qui disposent de plus de ressources en rapport avec leurs travaux et biens matériels de meilleure qualité et en plus grand nombre. Leur privilège leur donne une meilleure place et de plus grandes responsabilités dans la société. Ils en deviennent les leaders, des élus qui semblent moins touchés par les interdictions culturelles. Les moins aisés, en revanche, sont opprimés par la culture, la pression qu'elle exerce sur eux semble plus lourde, ils sont victimes d'injustice et d'interdictions particulières. Ils viennent alors chercher secours dans la religion.

## **Chapitre III : La religion, son origine et l'illusion qu'elle représente :**

Pour commencer ce troisième chapitre, Freud rappelle l'assentiment sous lequel l'Homme se trouve lorsqu'il adhère à la culture. Il rappelle le rôle de régulateur que celle-ci joue et

l'équilibre qu'elle impose dans la société. Sans elle, le « sans foi ni loi » règnerait. Une fois toutes les interdictions liées à la culture bafouée, plus aucune hésitation ne règnerait quant à la satisfaction des instincts primitifs humains : « *S' imagine-t-on toutes ses interdictions levées, alors on pourrait s'emparer de toute femme qui vous plairait, sans hésiter, tuer son rival ou quiconque vous barrerait le chemin, ou bien dérober à autrui, sans son assentiment, n'importe lequel de ses biens ; que ce serait donc beau et quelle série de satisfactions nous offrirait alors la vie.*<sup>9</sup> »

La satisfaction imaginée reste cependant fictive. En réalité, un tel défoulement créerait un chaos inimaginable duquel aucun ne triomphera. En effet, Freud rappelle que chacun peut ressentir les mêmes désirs d'émancipation en cas d'abolition de ces interdictions et qu'aucun humain n'aura pitié pour son prochain. Quel genre d'homme peut donc trouver le bonheur dans une telle anarchie, dans la levée des interdictions relatives à la civilisation ? Il n'y a qu'un tyran, un dictateur qui pourrait s'en réjouir, mais lui encore poserait ses propres conditions, preuve que les règles ne pourront jamais être totalement abolies, et que la culture est donc indissociable de la société. En effet, pour jouir entièrement et exclusivement de ce bonheur « individuel », il faudrait que le commandement culturel « tu ne tueras point » soit respecté par les autres sous son commandement.

Au fond, Freud explique dans le troisième chapitre à quel point la vie en société, en communauté, serait impossible sans la culture. L'Homme l'a inventée pour castrer ses désirs primitifs, pour les dominer et dominer ceux de ses semblables, pour refouler sa nature. En effet, une société sans culture est une société livrée à la débauche, un homme sans civilisation est un homme livré à sa propre nature. Aucune règle ne le régit, il agit selon son instinct. Il perd la culture, celle qui le différencie des animaux. En même temps, il est également livré à « la nature », cet environnement qui l'entoure et qui lui donne une totale liberté tout en le punissant à sa façon à cause de ses excréments. Vivre sans culture revient à ne plus respecter la nature, à en profiter jusqu'à ce qu'elle vienne à bout, explose et punisse sévèrement son bourreau. Ainsi, Freud débouche ici sur une autre fonction de la nature qui est de « *nous protéger contre la nature*<sup>10</sup> ».

La relation entre l'homme et la nature est complexe. Bien que le premier cherche à dompter la seconde, une telle domination est impossible. Et l'on se rend compte que la nature fait payer à

---

<sup>9</sup> Ibid., p. 14

<sup>10</sup> Ibid., p. 15.

l'homme toutes les souffrances qu'elle endure à cause de ses méfaits. Les catastrophes naturelles en sont la preuve. Mais que l'homme la respecte ou non, la nature ne cesse pas de le surprendre, et de l'attaquer à travers les inondations, les séismes, les maladies et la mort contre lesquels il ne peut rien. La nature domine l'homme et lui rappelle sa faiblesse, sa petitesse. Et lorsqu'elle attaque l'homme, celui-ci se retrouve finalement à obéir à la civilisation, à recourir à l'entraide pour le maintien et la survie de l'humanité.

En résumé, l'homme est privé de ses instincts primitifs par la civilisation, il est dompté et écrasé par la force et la cruauté de la nature qu'il appelle « le destin » et, en sus, il doit faire face à la cruauté d'autres hommes tels que lui. Face à la civilisation et aux autres hommes, il se défend en résistant, en devenant hostile. Mais comment se défend-il contre la nature, le destin qu'il ne peut dompter ?

C'est de cette question que surgit l'essence même des idées religieuses. Deux solutions se présentent à l'homme qui veut se protéger du destin :

### **1. L'humanisation de la nature :**

Il s'agit d'une défense psychique et psychologique. L'homme doit moduler sa façon de penser afin de surmonter sa peur de la nature, de mieux respirer. Il doit contrer le surhomme en travaillant sur sa propre peur, en se mettant au même niveau que lui. Cela consiste à s'immerger dans le surnaturel, à se persuader qu'on y appartient. Cela repose sur une volonté propre de ne pas se mettre en dessous d'une nature dominante, mais plutôt de la repenser suivant la nature humaine, en l'humanisant de sorte que sa domination diminue au point de devenir peu à peu ordinaire. Se familiariser avec le surhomme, s'habituer à lui permet sur le long terme de ne plus le craindre et ainsi d'éviter la peur en amont.

### **2. Le recours à des forces supérieures, aux idées religieuses :**

Pour se protéger d'une force nettement supérieure à soi, surnaturelle et puissante, il faut choisir une force encore plus impressionnante, divine, à laquelle on attribue une puissance encore plus grande. Tel l'enfant qui recherche du réconfort et de la protection auprès de son père, l'homme se réfugie auprès d'une « Intelligence », d'une « Providence », de « Dieu ». Humaniser la nature peut être insuffisant et face à une détresse résistante, se rapprocher des dieux est, selon Freud, le moyen radical trouvé par l'homme. Les dieux sont les maîtres de la nature qu'ils ont eux-mêmes créée, mais leur force semble limitée, et le destin peut parfois les dominer. Aussi se résolvent-ils à la simple tâche de moralité. Ils combrent les failles de la

civilisation, guérissent l'homme des maux qu'il subit de la part de ses semblables et fait en sorte à ce qu'il obéisse aux prescriptions de la culture. Ainsi, les dieux deviennent des régulateurs de la civilisation. Ils assurent à l'homme une protection contre la nature et le destin et les souffrances dues à la société. De là est née la relation, aujourd'hui intrinsèque, entre société, religion et civilisation.

De là découlent également les idées religieuses. Toutefois, la croyance aux dieux a évolué en celle à un seul Dieu, une divinité bienveillante que Freud qualifie de « *Providence* <sup>11</sup> ». Celle-ci décide du sort de l'homme et dirige sa vie suivant Ses propres desseins<sup>12</sup>.

Cette Providence véhicule les idées religieuses observées à l'époque et qui prévalent toujours actuellement. Freud évoque ici la supériorité de cette dernière par rapport à l'homme, à sa nature inconnue, à sa bonté inexprimable ainsi qu'à la promesse de la vie après la mort. L'au-delà est ici évoqué, la vie sur terre est perçue comme la prémisse à une meilleure vie post-mortem. La mort elle-même représente un commencement et non une fin. Il est intéressant de relever ici que l'Être divin auquel il fait référence ici est une condensation de tous les dieux des temps primitifs. Au final, Dieu est donc devenu la seule divinité vénérée par l'homme qui s'en remet à lui comme à un père bienveillant, et qui retourne à lui. Le modèle présenté ici est celui de la civilisation chrétienne des races blanches occidentales.

L'homme blanc occidental recourt alors à la religion pour que Dieu le délivre de l'ascendance de la nature. Dieu représente un père bienveillant, l'homme est le fils qui revient à son père en situation de trouble. La religion provient alors de cette nostalgie du fils envers le père à cause de la domination indomptable de la nature et du destin. Si telle est l'essence des idées religieuses, Freud termine ce chapitre par une mise en relation entre civilisation et religion. Un passage clé attire notre attention<sup>13</sup>

Il sous-entend que la religion est le fruit de la civilisation et que c'est l'homme qui lui attribue sa force et sa puissance. Ainsi, l'on vient à penser que la religion n'est qu'une illusion créée, façonnée et imposée par la civilisation pour régir la vie humaine. Quelle valeur les idées religieuses ont-elles ?

---

<sup>11</sup> Ibid., p. 17.

<sup>12</sup> Ibid.

<sup>13</sup> Ibid., p. 18

## Chapitre IV : Les fondements de l'idéologie religieuse expliquée par Freud :

Dans ce chapitre, en s'inspirant de son article *Totem et Tabou*, et en passant du stade de monologue à celui de dialogue, il explique l'évolution de l'idée même de la religion en prenant l'exemple du totémisme et du dieu animal qui, avec l'évolution culturelle, a été délaissé par un dieu humain, à l'image de la figure maternelle qui ne suffit plus à l'enfant et se trouve substituée par la figure paternelle plus inspiratrice de force et de crainte.

Depuis le début de cet article, Freud explique et expose, preuves à l'appui, ses propres idées, sa propre perception, en mettant en relation société, culture, religion et psychologie. Toutefois, pour ne pas paraître trop subjectif et intransigeant dans ses affirmations, Freud s'est imaginé un adversaire qui apparaît dans ce quatrième chapitre. Celui-ci prend un ton méfiant et interroge Freud suivant ce qu'il pense être les questions et interrogations des lecteurs.

Le rôle de cet adversaire est d'émettre les objections que nous pourrions avoir ou ressentir vis-à-vis des opinions de Freud. Il le contredit également de temps en temps en usant de ses propres argumentations.

En premier lieu, l'adversaire de Freud critique le fait qu'il considère les idées religieuses, soit la religion, comme le fruit de la civilisation et que cette dernière les met à disposition des membres de la société. Cette façon de penser de Freud semble étrange à son contradicteur. Celui-ci se défend en expliquant que la religion découle d'un fait propre à la civilisation : le besoin de se défendre contre la nature et sa suprématie. En même temps, la religion sert à corriger les failles de la civilisation. Pour ce qui est du fait que les idées religieuses sont mises à disposition des hommes par la civilisation, il l'explique en exposant un schéma de pensée propre au psychanalyste : ces idées sont présentées toutes faites à l'homme.

Elles ont existé depuis le début et sont héritées des générations passées. L'homme n'est pas capable de les trouver ou de les inventer tout seul. Il est influencé par la civilisation qui les lui impose progressivement. L'étrangeté évoquée par l'adversaire de Freud réside dans le fait que l'on est habitué à penser que les idées religieuses sont une révélation divine. Pourtant, elles ne sont pas inoculées miraculeusement par la volonté divine, elles sont transmises de génération en génération. De plus, elles évoluent et varient d'une époque à une autre et d'une culture à une autre.

En second lieu, il critique l'humanisation de la nature précédemment exposée par Freud. Pour rappel, celle-ci constitue son premier mode de défense contre l'écrasante et indomptable force de la nature afin de combattre sa terreur face à cette dernière. Cela lui permet d'entrer en relation avec cette nature et de l'humaniser au point de déteindre sur elle et se familiariser avec elle. Pourtant, ces faits ne relèvent pas de la nécessité de vaincre cette force, mais représentent plutôt une contrainte, une obligation dont l'homme primitif ne peut se défaire. Ils sont innés à l'homme.

Freud adhère à cette critique sans toutefois l'accepter entièrement. D'un côté, l'homme humanise la nature, car il s'agit d'un mode de pensée inné chez lui. Par contre, cet acte n'est pas totalement désintéressé. Ainsi, il ne se rapproche pas et il ne se mélange pas seulement à la nature parce qu'il ne peut pas faire autrement, il peut également le faire dans des buts précis, et surtout dans son intérêt. Il établit une relation en vue d'influencer cette nature, une réaction qu'il manifeste dès l'enfance envers son entourage ou ses parents.

En troisième lieu, l'adversaire de Freud évoque le livre *Totem et Tabou* dans lequel il a abordé l'origine des religions. Dans *L'avenir d'une illusion*, on assiste à une évolution de sa pensée<sup>14</sup>

## **Chapitre V : Quelle est la signification psychologique des idées religieuses ?**

Dans ce présent chapitre, Freud s'interroge sur la valeur psychologique de la religion, plus précisément des idées religieuses, et dans quelle rubrique peut-on les classer ? Fournir une réponse concrète à cette question n'est pas du tout une tâche aisée, martèle ce grand penseur. En effet, tout au long de sa vie l'homme a reçu différents enseignements concernant la religion.

Toutefois, selon les dires de Freud, une seule conception des idées religieuses peut faire l'unanimité, qui est : « *les idées religieuses sont des dogmes, des assertions touchant des faits et des rapports de la réalité externe (ou interne), et ces dogmes nous apprennent des choses que nous n'avons pas découvertes par nous-mêmes et qui exigent de notre part un acte de foi* »<sup>15</sup>.

D'après Freud, ces dogmes sont à différencier de tant d'autres, car ils éclaircissent la société sur ce qui semble avoir beaucoup de l'importance dans la vie. En ce sens, il affirme qu'ils

---

<sup>14</sup> Ibid., p. 20.

<sup>15</sup> Ibid., p.23.

« sont estimés particulièrement haut ». Dans ce même ordre d'idée, Freud affirme même que les personnes qui les méconnaissent sont véritablement des « ignares » ; par contre, celles qui les épousent peuvent se prévaloir d'un savoir très enrichi.

Freud nous fait également part que dans ce bas monde, nombreux sont les dogmes, et qui selon ces dires sont : « relatifs aux choses les plus variées de ce monde »<sup>16</sup>. Pour illustrer ces propos, Freud prend à titre d'exemple, l'école, qui selon lui, en est chargée ; il fait référence notamment à la géographie, plus particulièrement à la position géographique de Constance. Une ville qui se trouve sur le rivage d'une grande nappe d'eau naturelle appelée la Bodensee. Effectivement, pour être certain de cette assertion géographique, il s'est rendu dans cette ville.

Dans son expérience, Freud avait conclu que les enseignements reçus à l'école sont véridiques. Néanmoins, les dogmes de cette ampleur sollicitent en permanence la croyance en ce qu'ils avancent, toutefois ils ne restent pas sans justifier la prétention en question. Qui plus est, ces dogmes sont le fruit d'une longue recherche ayant comme base, non seulement, l'observation, mais également le raisonnement.

En outre, ils guident la personne, qui faute de croire en un résultat tout fait, veut comprendre par elle-même les démarches ; surtout si ce résultat si évident à appréhender, tel est le cas des assertions géographiques. Pour illustrer ces dires, Freud prend comme exemple : « *la terre a la forme d'un globe ; on en apporte comme preuves à l'appui l'expérience du pendule de Foucault, les phénomènes de l'horizon, la circumnavigation de la terre. Comme il est impossible - ainsi que tout le monde peut le saisir - d'envoyer tous les enfants des écoles faire le tour du monde, on se contente de laisser reposer sur la foi l'enseignement de l'école, mais l'on sait que le chemin de la conviction personnelle reste ouvert* »<sup>17</sup>.

Ainsi, continue-t-il, si nous appliquons les mêmes analyses aux enseignements religieux, nous devons nous questionner sur quoi se base leur prétention à la croyance de la société. En ce sens, Freud avance trois réponses, qui selon lui sont d'une manière remarquable mal accorder. Premièrement, la société doit croire aux dogmes religieux étant donné que nos ancêtres ont pris la peine de croire avant nous. Deuxièmement, la société en sa possession des preuves datant de cette époque, qui se sont transmises au fil des années. Troisièmement, il est strictement interdit de se questionner sur leur authenticité. En effet, un tel comportement a été

---

<sup>16</sup> Ibid., p. 23.

<sup>17</sup> Ibid., p.24.

fortement réprimandé dans le temps ; et de nos jours, la société voit encore d'un mauvais œil quiconque tenterait de le refaire.

Dans le troisième point Freud veut éveiller, et ce au plus point les suspicions de la société le fondement même des idées religieuses. De plus, il est connu de tous que les doctrines religieuses sont pleines d'incertitudes ; mais ce qui a rendu pérennes ces dogmes n'est autre que l'ignorance de nos ancêtres ; étant donné qu'ils considéraient comme vrais des enseignements impossibles à admettre pour la société actuelle. Il est alors probable que les dogmes religieux font également partie de cette variété. Par ailleurs, les preuves que nous en transmis les ancêtres sont inscrites dans des livres qui sont remplis d'incertitude, de révision, d'interpolation, et plus important encore, de contradiction.

Il est vrai que là où ils nous font part d'un témoignage authentique, ceux-ci ne sont pas de bon aloi. Le fait qu'ils affirment que le contenu de leur œuvre provient d'une révélation divine ne peut en aucune manière rien prouver ; attendu que cette déclaration fait partie de ce précepte dont l'authenticité est encore à prouver. D'ailleurs, il est significatif de signaler que nulle affirmation « ne saurait se prouver elle-même ».

Certes tout ce qui a été mentionné supra représente un étonnant problème psychologique ; néanmoins, personne ne peut prouver l'authenticité des écrits religieux. C'est peut-être la raison pour laquelle les ancêtres conscients de cette impossibilité préféraient taire leur doute.

Freud avance aussi l'idée que si les doctrines religieuses proviennent du passé, il paraît logique que le présent juge l'authenticité de ces dogmes. Aussi, si l'on parvient à enlever juste une parcelle du doute sur les idées religieuses, le reste des enseignements religieux gagnerait en crédibilité. C'est alors dans cette situation que les spirites interviennent ; ces derniers sont persuadés de la « survivance de l'âme ». Ainsi, ils avaient comme objectif de démontrer que les dogmes religieux ne peuvent être mis en doute. À regret, ils n'ont pas pu prouver ce qu'ils avançaient.

Par ailleurs, pour éluder ce problème, qui est de savoir l'authenticité des dogmes religieuses, Freud avance deux théories, la première ancienne et violente, appelé le « Credo quia absurdum des Pères de l'Église » ; tandis que la seconde est plus subtile et moderne, c'est la théorie philosophique du « Comme si ».

Selon le *Credo quia absurdum*, les dogmes religieux sont au-dessus de la raison. Il faut donc comprendre qu'il n'est pas nécessaire de comprendre les doctrines religieuses, mais seulement sentir intérieurement les vérités apportées de celles-ci. Toutefois, Freud déclare que le *Credo* en tant que décret « n'est intéressant qu'à titre de confession individuelle ». Face à un tel concept des doctrines religieuses, Freud s'est posé diverses questions : « *Puis-je être contraint de croire à toutes les absurdités ? Et si tel n'est pas le cas, pourquoi justement à celle-ci ? Il n'est pas d'instance au-dessus de la raison. Si la vérité des doctrines religieuses dépend d'un événement intérieur qui témoigne de cette vérité, que faire de tous les hommes à qui ce rare événement n'arrive pas ? On peut réclamer de tous les hommes qu'ils se servent du don qu'ils possèdent, de la raison, mais on ne peut établir pour tous une obligation fondée sur un facteur qui n'existe que chez un très petit nombre d'entre eux. En quoi cela peut-il importer aux autres que vous ayez, au cours d'une extase qui s'est emparée de tout votre être, acquis l'inébranlable conviction de la vérité réelle des doctrines religieuses ?* »<sup>18</sup>.

En ce qui concerne la théorie philosophique du « Comme si ». Elle met en avant l'idée que même si la société est consciente de l'absurdité ou de l'absence de fondement de certaines hypothèses ; elle devait faire « comme si » elle croit à ses créations de l'imaginaire. C'est alors le cas des dogmes religieux, selon Freud, en considération de l'importance exceptionnelle que possèdent les doctrines religieuses pour le maintien de la vie en société.

Ainsi, il est à noter que les deux théories sus-exprimées présentent quelques similitudes. Néanmoins, signalons que Freud avance l'idée que seul un esprit aiguisé est en mesure de comprendre l'exigence du « comme si ». Autrement dit, une personne dont l'intelligence n'est pas marquée par les réflexions philosophiques ne peut aucunement l'appréhender.

Eu égard à cela, Freud prends à titre d'exemple le comportement de l'un de ses enfants : « *je me souviens de l'un de mes enfants qui se distingua de très bonne heure par un sens du réel particulièrement marqué. Quand on racontait à mes enfants un conte de fées, qu'ils écoutaient avec recueillement, lui s'avançait et demandait : « Est-ce une histoire vraie ? » Après qu'on lui avait dit que non, il s'éloignait d'un air méprisant. On peut s'attendre à ce que les hommes se comportent bientôt de même envers les contes de fées de la religion, en dépit de l'intercession du « Comme si ».*

---

<sup>18</sup> Ibid., p.26.

Cependant, force est de constater que les idées religieuses, et ce malgré leur indubitable manque d'authenticité, ont exercé sur la société humaine la plus puissante des influences. Freud voit donc dans cette influence religieuse une nouvelle adversité psychologique. Face à un tel problème, la société doit se demander la provenance de la force interne des idées religieuses ; qu'est-ce qui fait que leur efficacité échappe au contrôle de la raison.

## **Chapitre VI : L'illusion des idées religieuses :**

Dans le présent chapitre, Freud se tourne vers la « genèse psychique » des doctrines religieuses afin d'être éclairé sur l'essence même de ses idées religieuses. Effectivement, Freud a pris conscience que ses enseignements professant être des dogmes ne sont en aucune manière ni le résultat final de la réflexion, ni le résidu final de l'expérience.

En effet, selon Freud, les idées religieuses ne sont autres que : *« des illusions, la réalisation des désirs les plus anciens, les plus forts, les plus pressants de l'humanité ; le secret de leur force est la force de ces désirs »*<sup>19</sup>.

Qui plus est, Freud va plus loin dans sa réflexion. Il assimile l'homme à un enfant qui veut être toujours protégé par un père bienveillant, qu'il représente par les idées religieuses. En ce sens, Freud nous fait part que : *« l'impression terrifiante de la détresse infantile avait éveillé le besoin d'être protégé - protégé en étant aimé - besoin auquel le père a satisfait ; la reconnaissance du fait que cette détresse dure toute la vie a fait que l'homme s'est cramponné à un père, à un père cette fois plus puissant »*<sup>20</sup>.

Il est vrai que la peur de l'homme à l'égard des divers dangers de la vie se calme à l'idée qu'une puissance divine veille sur celui-ci. Aussi la mise en place d'un ordre moral garantit l'accomplissement des exigences de la justice, même si celles-ci étaient souvent considérées comme chimériques dans la société. Qui plus est, les idées religieuses bercent la société d'utopie, car selon les écrits relatifs à ces dogmes, l'homme à sa mort vivra dans un monde où l'ensemble de ses désirs peut se réaliser.

Les idées religieuses apportent donc des réponses aux diverses questions que se pose la société, notamment sur « la genèse de l'univers, le rapport entre le corporel et le spirituel ». D'après Freud, tout cela est véritablement un soulagement pour l'âme de chaque homme ;

---

<sup>19</sup> Ibid., p.27.

<sup>20</sup> Ibid., p.27.

notamment le fait de savoir que les litiges de l'enfance provenant du complexe paternel, litiges qui n'ont jamais été résolus, seront totalement résolus.

Mais, quand Freud déclare que tous les conflits auxquels les hommes sont opposés vont disparaître, et ce par le biais des idées religieuses, cela n'est que pure illusion selon ses propos. Cependant, une délimitation du sens du terme s'impose pour en comprendre la signification. Premièrement, une illusion est à distinguer d'une erreur ; et deuxièmement, une illusion n'est pas forcément une erreur.

À cet effet, le jugement d'Aristote selon laquelle la vermine serait le produit de l'ordure n'a pas plus lieu d'être, car c'est une erreur, de plus c'est une thèse qui est encore celle de la population ignare. À cela s'ajoute l'opinion d'une ancienne génération de médecin, qui affirmait que le tabès était le résultat d'un excès de la pratique sexuelle.

Ainsi, face à ces exemples, nous serons totalement en tort d'appeler les erreurs que nous venons de citer des illusions, « *alors que c'était une illusion de la part de Christophe Colomb, quand il croyait avoir trouvé une nouvelle route maritime des Indes. La part de désir que comportait cette erreur est manifeste* »<sup>21</sup>. Nous pouvons donc dire que c'est une illusion l'opinion des nationalistes soutenant l'idée que seules les races indo-germaniques sont l'unique race humaine qui est susceptible de culture. Ou encore le fait de penser que l'enfant est un être exempt de sexualité, opinion qui a été, pour la première fois, détruite par la psychanalyse.

Selon Freud, l'illusion est caractérisée par les désirs de l'homme. En ce sens, l'illusion s'apparente à l'« idée délirante en psychiatrie » ; mais qui se distingue tout de même de celle-ci.

Néanmoins, il est significatif de signaler que le concept de l'idée délirante est en opposition avec la réalité ; ce qui est tout à fait contraire à l'illusion, car celle-ci n'est pas forcément fausse. Autrement dit, non seulement, elle peut se réaliser, mais aussi elle n'est pas en contradiction avec la réalité. Pour exposer ses idées, Freud prend l'exemple d'une jeune fille rêvant qu'un beau jour l'élue de son cœur la retrouvera pour l'épouser. Selon ce grand penseur, le cas que nous venons d'exposer est tout à fait possible.

---

<sup>21</sup> Ibid., p.28.

Ce qui est inconcevable, selon Freud c'est « *que le Messie vienne et fonde un âge d'or* ». Toutefois, dire que cela est une illusion ou une idée délirante dépendra du jugement personnel de chacun. Par ailleurs, les exemples pour illustrer l'illusion authentique sont faciles à trouver ; l'illusion des personnes pratiquant l'alchimie de transformer le métal en or en fait peut être partie.

En accord avec les dires de Freud : « *nous appelons illusion une croyance quand, dans la motivation de celle-ci la réalisation d'un désir est prévalente, et nous ne tenons pas compte, ce faisant, des rapports de cette croyance à la réalité, tout comme l'illusion elle-même renonce à être confirmée par le réel* ».

Ainsi, de par ces explications, nous pouvons constater que les idées religieuses sont pour l'ensemble des illusions ; puisque personne ne peut prouver leur authenticité. Qui plus est, Freud déclare que certaines des doctrines religieuses paraissent incroyables, et en opposition avec les connaissances de la société. Mais étant donné que de point de vue critique, personne ne sait grand-chose sur les dogmes religieuses pour pouvoir les aborder en détail ; conséquemment, nul ne peut les réfuter, tout comme personne ne peut les prouver.

De plus, les recherches menées par l'homme pour percer les secrets de l'univers avancent à petits pas ; par conséquent, il existe diverses questions que la science ne peut pas aujourd'hui répondre. Toutefois, il est certain que seule la science peut conduire la société à appréhender la réalité extérieure ; car le fait de croire que la société va percer à jour, et ce sans intervention de la science, l'énigme de l'univers est encore une illusion.

Dans cette optique, Freud déclare qu'il « *serait sacrilège de vouloir combler la lacune d'après son propre arbitraire et de juger d'après son sentiment personnel si telle ou telle partie du système religieux est plus ou moins acceptable. Ces questions sont trop importantes, on voudrait dire trop saintes* »<sup>22</sup>.

Dans ce même ordre d'idée, il nous fait part que : « *Soyons préparés à entendre ici cette objection : « Ainsi, si même les sceptiques endurcis avouent que les assertions religieuses ne sauraient être réfutées à l'aide de la raison, pourquoi n'y devrais-je pas croire, puisqu'elles*

---

<sup>22</sup> Ibid., p.29.

*ont tant d'arguments en leur faveur : la tradition, le consentement universel des hommes et tout ce qu'elles recèlent de consolateur ? »<sup>23</sup>.*

Effectivement, « pourquoi pas », déclare Freud. Comme aucun homme ne peut être forcé à considérer comme probables les doctrines religieuses, nul ne peut être amené à ne pas y croire. Seulement, la société ne doit en aucune manière s'imposer de telles idées en croyant suivre la voie « du penser correct ».

Freud signifie que les doctrines religieuses sont qualifiées, et ce par leur manque d'authenticité, d'argument échappatoire. En effet, dans la société, quand il est question de religion, les hommes perdent la notion de fiction et réalité. Ils ne cherchent pas à comprendre, car à leurs yeux les idées religieuses renferment une vérité absolue. Mais en réalité, « *ce ne sont là qu'efforts destinés à se faire accroire à soi-même et aux autres qu'on tient encore ferme à la religion, alors que depuis longtemps on s'est détaché d'elle* »<sup>24</sup>, affirme Freud.

Qui plus est, quand on aborde les sujets relatifs à la religion, la société avoue qu'elle est coupable de bons nombres de bassesses et d'insécurité intellectuelle. Pour les philosophes, martèle Freud, ils n'ont de repos que lorsqu'ils arrivent à dénaturer le sens des mots jusqu'à perdre leur signification originelle. Comme leur conception d'un Dieu plus pure, plus élevée ; quoique leur soi-disant Dieu n'est qu'une ombre sans consistance. Complètement l'opposé de la personnalité divine que prônent les dogmes religieux.

Les critiques, quant à eux, soutiennent que sont considérés comme des religieux, les hommes considérant leur insignifiance, tout comme leur impuissance face à l'univers. Cependant, il est significatif de noter que telle n'est pas l'essence de la « foi ».

En dépit de tout ce qui a été mentionné, supra, Freud nous fait savoir que la finalité de cette étude n'est pas « prendre parti pour ou contre » de l'authenticité des idées religieuses. L'auteur poursuit qu'il les a mentionnés pour savoir dans quelle catégorie les classifiés, et d'après la nature psychologique des doctrines religieuses, Freud déclare qu'elles ne sont que des illusions.

Et selon ces dires, cette découverte est d'une grande valeur puisqu'elle influe, et ce de manière considérable sur l'attitude de la société à l'égard de la question qui semble avoir

---

<sup>23</sup> Ibid., p.29

<sup>24</sup> Ibid., p.29.

beaucoup d'importance. Avec les recherches menées par les grands esprits, la société a pu connaître l'époque et les catégories d'hommes qui ont créé les dogmes religieux. Mais, si nous venons à connaître les motifs qui ont poussé ces personnes à créer les doctrines religieuses ; les difficultés auxquels fait face la religiosité auront un effet considérable sur celle-ci.

À cet effet, Freud déclare qu' « *il serait certes très beau qu'il y eût un Dieu créateur du monde et une Providence pleine de bonté, un ordre moral de l'univers et une vie future, mais il est cependant très curieux que tout cela soit exactement ce que nous pourrions nous souhaiter à nous-mêmes. Et il serait encore plus curieux que nos ancêtres, qui étaient misérables, ignorants, sans liberté, aient justement pu arriver à résoudre toutes ces difficiles énigmes de l'univers.*

## **Chapitre VII : L'ordre social, la morale sexuelle et la science, d'autres illusions ?**

Après avoir assimilé les doctrines religieuses comme des illusions, Freud s'interroge sur d'autres sujets, notamment ceux qui concernent les biens culturels. C'est en ce sens que Freud présente la problématique qui suit : les « *culturels, que nous estimons très haut et par lesquels nous laissons dominer notre vie, ne seraient-ils pas de nature semblable ? Les principes qui règlent nos institutions politiques ne devraient-ils pas de même être qualifiés d'illusions ? Les rapports entre les sexes, au sein de notre civilisation, ne sont-ils pas troublés par une illusion érotique ou par une série d'illusions érotiques ? Notre suspicion une fois mise en éveil, nous n'hésiterons même pas à nous le demander: notre conviction de pouvoir découvrir quelque chose de la réalité extérieure en nous servant de l'observation et de la réflexion et des méthodes scientifiques a-t-elle quelque fondement ? Rien ne doit nous retenir d'appliquer l'observation à notre propre nature ni d'employer la pensée à sa propre critique* »<sup>25</sup>.

De par ces questions, Freud nous invite à des expertises dont le résultat aura pour objectif de comprendre l'univers. En effet, cette étude ne serait pas vaine, déclare ce grand penseur, car elle apporterait au moins une justification partielle de ce que l'homme soupçonne.

Toutefois, la plupart des civilisations humaines croient en l'existence d'un Dieu juste et bon ; à cela s'ajoute le fait que c'est sur les doctrines religieuses que les civilisations se sont

---

<sup>25</sup> Ibid., p.31.

édifiées. C'est dans cette optique que Freud déclare que : « *L'intérêt pour l'archéologie est certes des plus louables. Mais on n'entreprend pas de fouilles quand par ces fouilles on sape les habitations des vivants, de telle sorte qu'elles s'effondrent, et ensevelissent les hommes sous leurs débris* »<sup>26</sup>.

Par conséquent, s'il est révélé à la société que l'existence du Dieu juste et tout puissant est juste un artifice. Autrement dit, si la vie future et l'ordre divin de l'univers ne sont que des pures inventions, les hommes seront donc affranchis de suivre les lois existantes ; des normes créées afin d'harmoniser la société. Qui plus est, le maintien de celle-ci a pour principe que le grand nombre d'individus croient en ces dogmes.

Ainsi, la société sera exempte de toute crainte, et chaque personne s'abandonnera à ses pulsions et tentera d'établir son pouvoir. L'anarchie règnera de nouveau, un comportement dont les hommes a durement banni de la société, et ce par le moyen de la civilisation. De même, s'il était possible d'apporter la preuve que les idées religieuses ne sont que tromperie et qu'elles ne détenaient pas la vérité ; la même chose à faire est de taire nos savoirs et agir comme le préconise la philosophie du « Comme si ».

De plus, un tel acte serait considéré comme « une cruauté gratuite » ; étant donné que la plupart des hommes trouvent dans les doctrines religieuses une consolation unique. Certaines personnes, du fait de la survenance de certains événements, ne peuvent tenir sans le secours de ces doctrines. Freud affirme donc qu'il serait injuste d'ôter aux hommes cet appui divin et cela sans même offrir une meilleure alternative.

À ce titre, il nous fait part que : « *On en a convenu : la science, jusqu'à ce jour, n'a pas accompli grand-chose, mais eût-elle même progressé beaucoup plus loin, elle ne suffirait pas aux hommes. L'homme a encore d'autres besoins impérieux que jamais la science froide ne saura apaiser, et il est vraiment singulier - à parler franc c'est le comble de l'inconséquence -, de voir un psychologue, qui a toujours souligné combien dans la vie de l'homme l'intelligence reste au second plan par rapport à la vie instinctive, de voir, dis je, ce psychologue s'efforcer d'enlever aux hommes une précieuse satisfaction de leurs désirs et chercher à les en dédommager par une pitance intellectuelle* »<sup>27</sup>.

---

<sup>26</sup> Ibid., p.32.

<sup>27</sup> Ibid., p.32.

Par la suite de ces explications, Freud nous fait également savoir que face à une pareille situation, le monde court un plus grand danger, et cela sera plus aggravé si les hommes continuent à maintenir leur mépris pour les idées religieuses.

Freud se questionne si le fait de publier son étude sur « l'avenir d'une illusion » ne pouvait pas nuire à une cause, qui est la psychanalyse ; qui rappelons-le est sa création. Et il continue dans ses affirmations que si le critique de sa création commence par sa propre personne, la psychanalyse, la société verra sûrement ce grand penseur d'un autre œil. Toutefois, Freud nous fait part dans cette étude que la psychanalyse amène à nier l'existence d'un Dieu juste et tout puissant ainsi tout idéal moral.

Freud reconnaît que ses constatations lui seront désagréables, notamment à cause de ses collaborateurs dont la plupart ne partagent pas son point de vue sur les doctrines religieuses. Néanmoins, il déclare que la psychanalyse a auparavant bravé beaucoup de difficultés et si c'est nécessaire, elle doit de nouveau y faire face.

Selon lui, cette science est « *une méthode d'investigation, un outil impartial, semblable, pour ainsi dire, au calcul infinitésimal. Si, grâce à celui-ci, un physicien venait à découvrir que la terre, après un temps donné, allait être anéantie, on hésiterait cependant à attribuer au calcul lui-même des tendances destructives et, en conséquence, à le proscrire* »<sup>28</sup>. De plus, Freud justifie ses propos en affirmant que ce qu'il a avancé dans son étude contre l'authenticité des idées religieuses n'avait en aucune manière besoin de la psychanalyse ; puisque d'autres avant lui avaient déjà soutenu cette hypothèse.

Qui plus est, d'après Freud, la religion a participé, et ce de manière considérable à la construction d'une société juste et donc à l'évolution de l'espèce humaine. Toutefois, elle n'est pas allée bien loin. Effectivement, les doctrines religieuses ont gouverné le monde pendant des millénaires ; mais elle n'a pas réussi à rendre la plupart des hommes heureux, car si tel était le cas aucun individu n'oserait aspirer des changements.

En effet, au lieu de cela, la majorité des hommes sont contrariés de la civilisation, puisque celle-ci les a rendus peïnés. En conséquence, ces personnes ont alors fait tout ce qu'elles pouvaient pour essayer de changer ladite civilisation. Certains ont même outre passé les

---

<sup>28</sup> Ibid., p.33.

limites par la haine qu'elles ressentent envers la civilisation qu'elles ne veulent plus en entendre parler.

Toutefois, il est significatif de noter que cette situation n'est en rien liée d'une part avec la perte d'influence des idées religieuses ; et d'autre part, avec l'influence déplorable des progrès scientifiques.

Il serait faux de croire que la société, à l'époque où les doctrines religieuses avaient une influence absolue sur celle-ci, était plus épanouie qu'à l'heure actuelle ; quoi qu'il en soit, les hommes n'étaient plus moraux. De plus, les hommes d'églises, qui étaient soit disant protéger les dogmes religieux, travaillent de concert avec la société pour réduire à néant ces derniers ; *« On péchait, puis on apportait des offrandes ou bien l'on faisait pénitence, et alors on était libre de pécher à nouveau »*<sup>29</sup>.

Mais, selon le mysticisme : *« le péché est indispensable si l'on veut jouir de toutes les bénédictions de la grâce divine; le péché est donc en fin de compte une œuvre agréable à Dieu »*<sup>30</sup>.

Par ailleurs, il est connu de tous que les hommes d'Église ne peuvent en aucune manière soumettre la société et prolonger cette soumission aux idées religieuses que par le biais des grandes concessions, en question, aux instincts de la société. D'après Freud, la société reconnaît comme vrai le concept suivant : « Dieu seul est fort et bon, l'homme est faible et pécheur ».

Jusqu'alors, l'immortalité, déclare Freud, contrairement à la mortalité a trouvé dans les doctrines religieuses un soutien considérable. C'est donc en ce sens que Freud nous fait part que : *« Si ce que la religion a accompli pour rendre heureux les hommes, les adapter à la civilisation et leur donner une maîtrise morale sur eux-mêmes, n'est pas de plus grande valeur, alors la question se pose : ne nous sommes-nous pas exagéré la nécessité de la religion pour les hommes, et avons-nous raison de fonder sur elle les exigences de notre civilisation ? »*.

---

<sup>29</sup> Ibid., p.34.

<sup>30</sup> Ibid., p.34.

Il est vrai que de nos jours l'influence exercée par la religion à l'égard des hommes n'est plus la même qu'autrefois, déclare Freud. Cela est dû au fait que les promesses jadis martelées par la religion ne sont plus dignes de foi. Cette situation est la conséquence des critiques menées par l'esprit scientifique sur la véracité des écrits religieux.

Toutefois, il est significatif de signaler que la civilisation ne serait jamais menacée si ça ne tenait qu'aux personnes qui ont reçu une certaine culture et des travailleurs dits intellectuels. En effet, les idées religieuses qui commandent un comportement culturel seraient remplacées par des idées d'ordre temporel et cela se ferait en toute discrétion. Mais tel n'est pas le cas des illettrés, des opprimés, ou ceux qui pour des raisons particulières se considèrent comme des ennemis de la civilisation.

Partant de ce constat, si ces derniers prennent conscience que les idées religieuses ne sont que pures inventions, ils tiendront pour vrai la réflexion scientifique, et ce sans peser le pour et le contre. D'ailleurs, la religion interdit formellement de tuer son prochain ; car celui qui est coupable d'un tel acte sera serrement sanctionné par les lois divines. Mais, dans le cas où ces personnes apprennent que le Dieu tout puissant n'est qu'un mythe ; elles n'auront aucun scrupule à tuer quiconque. Et elles ne peuvent être empêchées que seulement par la force temporelle. En ce sens, Freud déclare qu' : « *il faut contenir par la force ces foules redoutables et soigneusement les priver de toute occasion d'éveil intellectuel, ou bien il faut réviser de fond en comble les rapports de la civilisation à la religion* »<sup>31</sup>.

## **Chapitre VIII : Analogie entre religion et névrose obsessionnelle :**

Avant d'aborder ce nouveau chapitre, il est à signaler qu'il est en relation avec le chapitre que nous venons de clore. À cet effet, Freud affirme que la société par de tels comportements va s'exposer à de grands périls. Qui plus est, c'est uniquement dans l'intérêt de la vie en société que la civilisation avait instauré l'interdiction de tuer. Puisque le meurtrier va attirer sur sa personne la colère des proches de la victime et celle des autres hommes.

Ainsi, si une telle situation se produit, le chaos régnerait dans la société, car le « meurtre succèdera au meurtre ». D'après Freud : « *l'absence de sécurité, un égal danger pour la vie de tous réunit alors les hommes en une société qui défend à l'individu de tuer, mais se réserve le*

---

<sup>31</sup>ibid., p.35.

*droit, au nom de cette même société, de tuer celui qui enfreint cette défense. C'est alors la justice et la peine »<sup>32</sup>.*

Toutefois, continue-t-il, il ne serait pas de bon augure de faire connaître aux hommes ce concept rationnel sur laquelle se base l'interdiction de tuer. La sagesse veut alors qu'il soit prudent de dire que celle-ci provient de Dieu. Or, s'il est connu des hommes que cette interdiction vienne de l'autorité d'un parlement ou d'un magistrat suprême, la société va sans le moindre doute renoncée à la nature sacrée de la religion.

Et comme l'affirme Freud, ce serait un travail complexe de départager ce que Dieu avait ordonné et ce que les hommes ont créé ; de plus « il y aurait un indubitable avantage à laisser Dieu tout à fait en dehors de la question et à avouer honnêtement l'origine purement humaine de toutes les institutions et prescriptions de la culture ». La société serait alors en mesure d'appréhender que les lois fussent instituées pour son propre intérêt. Ainsi, au lieu de les réduire à néant, la société chercher peut à les améliorer.

Freud déclare aussi que le plaidoyer qu'il avait effectué sur les prescriptions culturelles est troublé par une incertitude. En effet, il s'est basé sur le fondement de l'interdiction de tuer ; or l'analyse qui vient d'être faite ne correspond pas à la vérité historique. Conséquemment, l'analyse est seulement une construction rationaliste, selon Freud. Avec l'aide de la psychanalyse Freud a pu constater que les choses étaient autrement. En ce sens, il déclare que : « *des mobiles purement rationnels sont de peu de poids, encore chez l'homme actuel, contre les impulsions passionnelles. Combien devaient-ils peser peu chez la bête humaine des temps primitifs ! Peut-être les descendants de celle-ci s'extermineraient-ils encore réciproquement sans entraves, si, parmi tous ces meurtres, il n'y en avait pas eu un - le meurtre du père primitif - qui avait évoqué une réaction émotive irrésistible et lourde de conséquences.* »<sup>33</sup>.

Selon Freud donc ce père primitif est le « prototype de Dieu ». En ces termes, l'exposé de la religion est véridique : c'est Dieu qui a engendré cette interdiction et non pas l'intelligence des nécessités sociales. De par ces explications, le dogme religieux a révélé à la société la vérité historique ; quoique celle-ci a été déguisée et transformée.

---

<sup>32</sup> Ibid., p.37.

<sup>33</sup> Ibid., p.37.

Il est clair que la richesse des doctrines religieuses est formée par les réalisations de désirs d'une part ; et d'autre part, des réminiscences historiques de grande envergure. Et pour apporter plus d'éclaircissement à ses explications, Freud prend à titre d'exemple la névrose de l'enfant. En effet, il est mondialement connu que l'enfant doit obligatoirement passer par un stade de névrose pour pouvoir évoluer dans la société. Cette situation a comme origine le fait que l'enfant ne peut réprimer ses impulsions instinctives même par un travail mental rationnel. Toutefois, les névroses infantiles ne sont plus lorsque l'enfant atteint l'âge adulte.

Aussi, Freud affirme que l'humanité passe obligatoirement par ce stade de névrose durant son évolution ; et la religion est la névrose de l'humanité. Cependant, la reconnaissance par la société de la valeur historique que possèdent les dogmes religieux augmente, d'après Freud, le respect de la société à leur égard.

À cet effet, Freud déclare que : « *Ces résidus historiques nous ont permis de concevoir, pour ainsi dire, les dogmes religieux comme des survivances névrotiques et nous sommes maintenant autorisés à dire que sans doute a sonné l'heure de remplacer - ainsi que dans le traitement analytique des névrosés - les conséquences du refoulement par les résultats du travail mental rationnel* »<sup>34</sup>.

Outre ces explications, il est significatif de dire que les vérités que les idées religieuses renferment regorgent d'innombrable déformation. Elles sont tellement déguisées que la société ne peut en aucune manière savoir la vérité. Cette situation est la même, lorsqu'une grande personne explique à un enfant que ce sont les cigognes qui apportent les nouveau-nés, d'après Freud, dans cet exemple; la personne dit la vérité, mais sous un déguisement symbolique.

## **Chapitre IX : Les raisons conduisant à la publication de ce livre par Freud :**

Freud déclare que son livre est inoffensif et que sa publication ne trouble en rien le croyant dans sa foi. Qui plus est, celui-ci ne se laisserait pas influencer par ses explications, déclarait-il de nouveau, car il est d'une certaine manière rattaché par « *des liens de tendresse à l'essence de sa religion* ». Il en est de même pour les personnes qui ne croient pas en l'authenticité des idées religieuses ; en effet, Freud ne pourra en aucune manière les obliger à épouser les doctrines religieuses, car ils obéissent aux lois de la civilisation.

---

<sup>34</sup> Ibid., p.39.

Toutefois, tout au long de ce livre, il est à observer que Freud traite les idées religieuses d'illusions, il arrive à un point où il traite les doctrines religieuses d'absurdes ; car celles-ci renferment diverses contradictions.

Aussi, par la publication de ce livre Freud veut éveiller la société ; inviter cette dernière à ouvrir les yeux sur les mensonges que contient la vérité de la religion. En effet, il affirme que l'homme peut se passer de « la consolation que lui apporte l'illusion religieuse ». Effectivement, ce grand penseur déclare que l'homme ne restera pas toute sa vie un enfant ; en ce sens, il faut qu'il s'aventure dans le monde hostile, loin des illusions que lui berce la religion. Cela s'appelle selon Freud « *l'éducation en vue de la réalité* ». Tel était donc l'unique raison de Freud en écrivant ce livre.

## **Chapitre X : Conclusion et élargissement du sujet :**

Le chemin que doit parcourir un enfant jusqu'à ce qu'il atteigne l'âge adulte est semé d'embûches ; bon nombre de jeunes s'égareraient même en cours de route, s'ils ne reçoivent aucune aide ou encore s'ils étaient laissés à leur propre évolution.

Toutefois, les idées qui ont contribué à leur éducation auront toujours une partie importante de leur vie ; tel est le cas des doctrines religieuses. Il est à remarquer que le fait d'imposer à l'enfant des idées est le plus grand défaut de toute société humaine. Toutefois, Freud déclare que la société ne peut faire autrement, du fait de l'évolution séculaire de l'humanité peut à tout moment être comprimée, or l'enfance ne durera pas éternellement.

Ainsi, Freud déclare que : « *Ne soyez donc pas surpris que je sois en faveur du maintien de l'enseignement religieux en tant que base de l'éducation et de la vie en commun des hommes. C'est là un problème d'ordre pratique et non une question de teneur en réalité. Puisque, dans l'intérêt du maintien de notre civilisation, nous ne pouvons attendre, avant d'agir sur l'individu, qu'il soit devenu mûr pour la culture, - bien des individus d'ailleurs ne le deviendraient jamais* »<sup>35</sup>.

À part cet aspect éducateur de la religion, Freud voit dans celle-ci d'autres atouts, comme le fait qu'elle soit susceptible d'épuration ; avec lequel ses doctrines peuvent se débarrasser de tout ce qui peut porter la marque d'un mode de pensée non seulement primitif, mais aussi

---

<sup>35</sup> Ibid., p.45.

infantile. Cela est u donc d'après Freud « *un fond d'idées auxquelles la science ne contredit plus et que la science ne saurait non plus réfuter* »<sup>36</sup>.

C'est à cet effet que ce grand penseur énonce que les doctrines religieuses sont des illusions impossibles à corriger, car elles sont bien ancrées dans l'esprit des croyants, et ce dès leur plus jeune âge.

Par ailleurs, il soutient l'idée que contrairement aux idées religieuses qui manquent d'authenticité, seule la science même si elle est très jeune par rapport aux doctrines religieuses peut apporter des réponses fiables à l'homme.

En ce sens, il est dit que «*Non, notre science n'est pas une illusion. Mais ce serait une illusion de croire que nous puissions trouver ailleurs ce qu'elle ne peut nous donner* »<sup>37</sup>.

### **Bibliographie :**

- ❖ FREUD Sigmund, L'avenir d'une illusion (1927), Trad. Française de Marie Bonaparte, Paris, Les Presses Universitaires de France, 1973 (3<sup>e</sup> édition)

---

<sup>36</sup>ibid., p.45.

<sup>37</sup> Ibid., p.45.